

Relire la peinture

Francine Savard, *Un plein un vide*, Galerie René Blouin

PAR BERNARD LAMARCHE

LE DEVOIR, 9 FÉVRIER 2002, P. D8.



Pour sa dernière série intitulée *Un plein un vide*, Francine Savard est retournée à la peinture d'un des artistes plasticiens ayant marqué l'histoire de l'art au Québec, Fernand Leduc.

Détrompez-vous. Une visite à la Galerie René Blouin en ce moment ressemble davantage à un voyage dans l'histoire. Une dizaine de toiles monochromes, de couleurs vives, se retrouvent sur les cimaises de la galerie. Tout se passe comme si ces tableaux sortaient des beaux jours de la peinture minimaliste qui ployait sous les pressions du cadre car ces toiles possèdent toutes des formes irrégulières. Détrompez-vous. Il s'agit de la toute dernière production de la peintre Francine Savard, une relecture des œuvres du plasticien Fernand Leduc.

À s'y méprendre, deux ou trois de ces toiles semblent mimer la production de l'Américain Ellsworth Kelly, connu pour ses *shaped canvas*, lui qui, pendant plus de trois décennies, a peint de ces toiles monochromes, aux contours épousant diverses formes informant à leur tour les structures de ses œuvres. Kelly disait d'ailleurs que la structure en était le contenu. Quelques œuvres de Savard rappellent les courbes spécifiques de certaines séries du peintre américain.

Au cours des dernières années, Savard nous a habitués à revisiter des pans discrets de l'histoire de la peinture et surtout d'écrits sur la peinture. Elle s'est réapproprié les mots que Rilke a posés sur la peinture de Cézanne. Elle est retournée, pour le détourner, au vocabulaire de l'abstraction en peinture comme à celui du minimalisme. Sa production se situe parmi celles d'autres peintres pas très âgés, comme Stéphane La Rue et Martin Bourdeau, qui poursuivent avec brio leurs recherches dans le domaine de l'abstraction géométrique. De Savard, on a encore à l'esprit une pièce exposée dans l'espace, fermé depuis, du Montréal Télégraphe : une immense assiette faite de tableautins gris, formant une sorte de trame urbaine à très petite échelle. Bel exemple de déplacement, ce réseau provenait en fait de craquelures formées par de la peinture séchée au fond d'un pot.

Cette manière de renommer les atouts de la peinture, Savard la poursuit chez Blouin. Par contre, jamais auparavant sa production ne nous aura semblé aussi peu se soustraire à l'histoire. Malgré les références à la peinture qui continuent de fuser de toute part dans cette nouvelle série pour parvenir à se démarquer, cette peinture se bat contre ce à quoi elle renvoie.

L'art délicat de la citation

Pour cette série intitulée *Un plein un vide*, Savard est retournée à la peinture d'un des artistes plasticiens qui ont le plus marqué l'histoire de l'art au Québec, soit Fernand Leduc, et a aussi retracé les mots apposés sur sa pratique. Les formes des toiles impeccablement montées de Savard existent déjà dans l'histoire. Elles proviennent toutes de la peinture de Leduc. Extirpées de leur contexte, ces formes acquièrent à n'en point douter une autonomie qui les réinvente. Isolées, elles redeviennent des unités dépouillées d'un contexte, sorties d'une syntaxe. On parvient à les goûter uniquement pour ce qu'elles sont.

Or Savard réinscrit ces formes selon une manière qu'elle a déjà éprouvée auparavant. À la surface de ces tableaux irréguliers, l'artiste a inscrit des mots qui proviennent des commentateurs de l'art de Leduc. Dans un petit livre d'artiste composé de tous ces mots, Savard décline les sources qui l'ont accompagnée dans sa lecture des œuvres du plasticien. Une monographie de Jean-Pierre Duquette sur Leduc, parue en 1980 chez Hurtubise, et le catalogue de la rétrospective Leduc au Musée des beaux-arts de Chartres, en 1985, ont fourni à Savard sa matière : étendue, aire, littoral, tache, étalement, figure, aplats, forme, pan et trouée. Ainsi, les titres de chacun des tableaux deviennent *Une étendue jaune*, *Une aire bleue*, *Un littoral vert*, etc.



Relire la peinture

Francine Savard, *Un plein un vide*, Galerie René Blouin

Ces citations, autres messages déjà produits (les mots, les masses colorées des tableaux de Leduc), se retrouvent greffées les unes autres. Il s'agit de la même opération que celle que Savard avait utilisée dans sa série où elle avait inscrit les noms évocateurs que Rilke donnait aux couleurs de Cézanne, tentant pour ainsi dire de créer une couleur de la langue.

Si Rilke avait couché ces mots d'une d'une troublante précision sur les couleurs de Cézanne, créant une sorte d'accompagnateur privilégié, les mots découpés par Savard dans les deux textes qu'elle a consultés sont, disons, moins propres à la production de Leduc et appartiennent plutôt, sauf exception (comme « littoral »), à l'histoire de l'art. Ainsi pourraient-ils être mis à contribution pour des productions entièrement différentes, ce qui retire à ces œuvres une partie de leur effet.

Malgré ce manque de particularité, singularité qui faisait le charme de la production de Savard sur Rilke et Cézanne (et là, Savard discute moins des mots de la peinture abstraite que, plus généralement, des mots que l'histoire aime à utiliser), on en vient à jauger ces mots et ces formes en ce que chacun des tableaux leur permet de faire vibrer entre eux. En cela, Savard a certes déniché une piste intéressante mais celle-ci, pour l'instant, reste à être déployée.

Yves Gaucher

Dans la petite salle de la galerie, Blouin a choisi de présenter un seul tableau, de belle dimension, un Yves Gaucher, *Oranges-jaune*, de 1977-78. L'œuvre de l'artiste disparu, faite de grands angles parcimonieux et colorés, est exposée à Montréal pour la première fois depuis sa création. Ainsi isolée dans cette petite salle, elle s'impose. Elle entre en contact avec celles de Savard et, par contraste, permet de préciser ce qu'elles possèdent de singulier, de montrer qu'en citant des œuvres passées, Savard parvient à proposer sa lecture. Belle juxtaposition.